



LE PAPE.

Un jour, une petite fille de neuf ou dix ans, d'une des grandes paroisses de Nantes, s'approcha, toute craintive, d'un prêtre qui passait.

—Monsieur l'Abbé, lui dit-elle timidement, j'ai entendu dire que vous aimiez beaucoup le pape ?

—Mais, certainement, ma petite, j'aime beaucoup le Saint-Père : j'espère que vous aussi, vous l'aimez ? Mais pourquoi me demandez-vous cela ?

Ah ! monsieur l'Abbé, je n'ose pas vous le dire..., vous vous moqueriez de moi !

—Soyez sans crainte, ma pauvre petite, tous les prêtres aiment les enfants, que Jésus-Christ lui-même a bénis ; parlez !

—Eh bien ! voilà ! j'ai une commission pour le Pape, voulez-vous être assez bon pour vous en charger ?

—Pour le Pape ? une commission... laquelle ?

J'ai entendu dire par ma mère que le Pape était bien pauvre parce que les méchants lui avaient pris tout ce qu'il avait, et je voudrais bien lui envoyer quelque chose.

—Mais, ma petite fille, si le Pape est pauvre, vous paraissez bien pauvre aussi ; où donc avez vous pris l'argent que vous lui destinez ?

—Oh ! monsieur ! je ne l'ai pas volé... Je sais bien que les voleurs vont en enfer. Maman, qui va à la journée du matin jusqu'au soir pour gagner sa vie, me donne avant de partir un sou avec un morceau de pain, avant de m'envoyer à l'école. Avec ce sou j'achète des pommes ou des noix, mais depuis douze jours j'ai mangé mon pain sec, et j'ai mis de côté mon sou pour le Saint-Père... Tenez, en voilà douze, envoyez-les lui de ma part, s'il vous plait.